

INDREK HARGLA

L'ÉNIGME DE SAINT-OLAV




Gaia
polar

Extrait de la publication

INDREK HARGLA

L'ÉNIGME DE SAINT-OLAV

Traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

Tallinn, 1409.

Sur les hauteurs de la ville, l'Ordre des Têtes-Noires incarne une aristocratie en fin de règne, tandis que la ville basse de Tallinn brasse une population métissée et contrastée. On y croise orfèvres, marchands, compagnons maîtres chanteurs et chefs de guildes, dans l'activité bouillonnante du port de commerce de la Hanse.

Un haut responsable de l'Ordre des chevaliers teutoniques est retrouvé décapité à la porte du monastère, une épée ensanglantée abandonnée à la hâte sur le chemin de la ville basse.

Le bailli fait appel à son fidèle ami Melchior, l'apothicaire, réputé pour son ingéniosité. Courtisé pour une liqueur de sa fabrication, Melchior est un esprit éclairé au sein d'un monde obscurantiste et naïf. Il faudra toute sa perspicacité pour démêler « l'énigme de Saint-Olav ».

Un polar médiéval envoûtant.

Indrek Hargla est né en 1970 à Tallinn, en Estonie. Il est passionné de romans policiers et d'histoire médiévale, et a publié des ouvrages de science-fiction. Sélectionné pour le grand prix de littérature de l'Assemblée Baltique en 2011, il a reçu le prix de la Fondation estonienne pour la culture, ainsi que le prix Eduard Vilde en 2012.

L'énigme de Saint-Olav est le premier polar estonien traduit en français.

Une enquête de Melchior l'Apothicaire.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

L'énigme de Saint-Olav

Ouvrage traduit avec l'aide du Centre National du Livre, Paris,
de la Fondation Tracta, Tallinn, et du ministère de la Culture
estonien.

Indrek Hargla

L'énigme de Saint-Olav

traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Oleviste mōistatus

Illustration de couverture :
© Valentino Sani / Arcangel Images

© Indrek Hargla, 2010
© Gaïa Éditions, 2013, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-305-9

Avant-propos

Tallinn, anno Domini 1409

Jamais, au cours de son histoire, l'Estonie ne fut plus étroitement liée à l'Europe occidentale qu'au cours du xv^e siècle. C'était l'époque où, le pouvoir de l'ordre Teutonique sur le pays s'étant définitivement affermi, on édifiait villes et forteresses, et où guildes et couvents se multipliaient. L'afflux continu de colons et la prospérité de la ligue Hanséatique nécessitaient des liaisons maritimes permanentes avec les ports d'Allemagne et de Scandinavie. Jamais non plus l'Estonie ne s'était encore trouvée mêlée à ce point aux guerres que se livraient les puissances européennes pour la domination de la mer Baltique. Les Frères Vitaliens, apparus à l'occasion des querelles entre les princes allemands et la maison royale de Danemark, pillaient sans pitié les côtes estoniennes, tout en se rangeant aux côtés des évêques de Tartu dans les luttes fratricides que ces derniers menaient contre l'Ordre. Les Vitaliens s'étaient emparés de Visby et en avaient fait leur base, jusqu'à ce que la flotte de l'Ordre, sous le commandement d'Ulrich von Jungingen, reconquière Gotland en 1398 et les chasse de l'île. Mise à sac, Visby perdit sa position dans le commerce baltique. Tous les Vitaliens qui ne réussirent pas à fuir furent massacrés, avec la même sauvagerie que ces brigands avaient mise à massacrer leurs prisonniers. En 1409, l'Ordre revendit l'île à la reine de Danemark. La bataille de Tannenberg, qui allait voir les Chevaliers teutoniques se faire écraser par les Polonais, aurait lieu à peine un an plus tard.

En 1409, Tallinn ne ressemblait pas à ce que l'aspect actuel de la vieille ville nous permet d'imaginer. La cité était encore en construction. Le plan général était certes déjà en place, avec les rues, les terrains, l'hôtel de ville, mais l'enceinte, les tours et les églises n'étaient pas encore achevées. Cependant, les rues étaient pavées, la forteresse de l'Ordre, au sommet de la colline de Toompea, était l'une des plus formidables de toute l'Europe du Nord, et le système d'alimentation en eau, avec le canal creusé

depuis le lac Ülemiste, les douves et trois moulins, représentait pour l'époque un exploit inégalé dans le domaine du génie civil. Un style architectural propre à la ville commençait à peine à se dégager, et l'on croisait encore nombre de constructeurs étrangers. Tallinn était en passe de devenir un des principaux ports de l'Ordre, par lequel transitaient le commerce et l'approvisionnement de toute la Livonie. Bien que la prospérité de Tallinn et de la Livonie ne puisse certes pas être comparée à celle des villes d'Allemagne ou des Pays-Bas, la cité n'en était pas moins en pleine croissance et en plein développement.

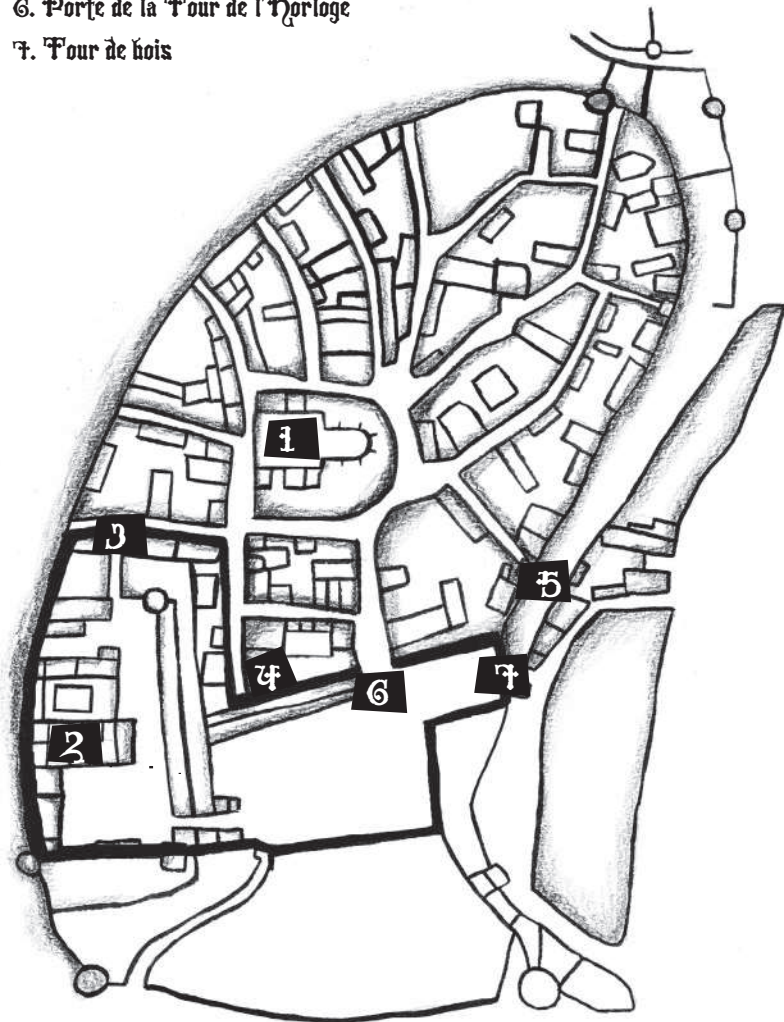
Tallinn était entourée de faubourgs et d'une vaste zone administrative où était en vigueur le droit de Lübeck, qui remettait le gouvernement aux mains des citoyens, c'est-à-dire des marchands. Sur Toompea s'exerçaient les lois de l'Ordre et le droit coutumier. Les relations entre la ville et l'Ordre s'avéraient souvent compliquées, mais aucun des deux n'aurait pu vivre sans l'autre, les Chevaliers teutoniques maintenant la paix sur un territoire dont l'activité économique avait Tallinn pour centre vital. Sur Toompea, un commandeur représentait le pouvoir de l'Ordre.

Grâce aux anciens registres du Conseil de Tallinn, nous savons qu'en 1409 un chevalier de haut rang fut assassiné dans des circonstances mystérieuses à Toompea, où il faisait étape entre Gotland et Marienburg, la capitale de l'Ordre. Ce ne fut pas le seul crime à ébranler la ville ce printemps-là. Aussi bien l'Ordre que le Conseil se mirent à la recherche du meurtrier de Toompea, mais sans succès ; et les raisons de ces crimes demeurèrent elles-mêmes inexplicables. Cependant, la chronique du tribunal nous apprend qu'un apothicaire de Tallinn, un certain Melchior, s'était présenté un jour à l'hôtel de ville et avait affirmé connaître l'identité du mystérieux meurtrier et le mobile de ces assassinats. Le Conseil n'avait pas voulu l'entendre et l'avait renvoyé, mais pourtant pas les mains vides : on lui avait remis la somme de dix marks pour sa peine. Était-ce là le prix de son silence ? Les explications de l'apothicaire étaient-elles à ce point sensibles que le Conseil avait préféré ne pas mettre en péril les relations entre les marchands de la ville, l'Ordre, les autorités religieuses et les représentants des puissances étrangères ? Nous n'en savons rien, et nous ne pourrons jamais le savoir. Pas plus que la raison qui poussa le greffier du Conseil à écrire ces lignes,

demeurées comme une énigme pour tous les chercheurs jusqu'à aujourd'hui : « *Que la paix du Seigneur s'étende sur ceux qui ont voulu du bien à notre ville. Ceux qui ont vécu avant nous ont été plus proches de Dieu. Que les tombes fassent silence et que règne le Très-Haut.* » Nous ne savons pas qui Melchior avait accusé, ni d'ailleurs ce qu'il advint de lui : par la suite, l'apothicaire ne fut plus mentionné une seule fois dans les livres du Conseil.

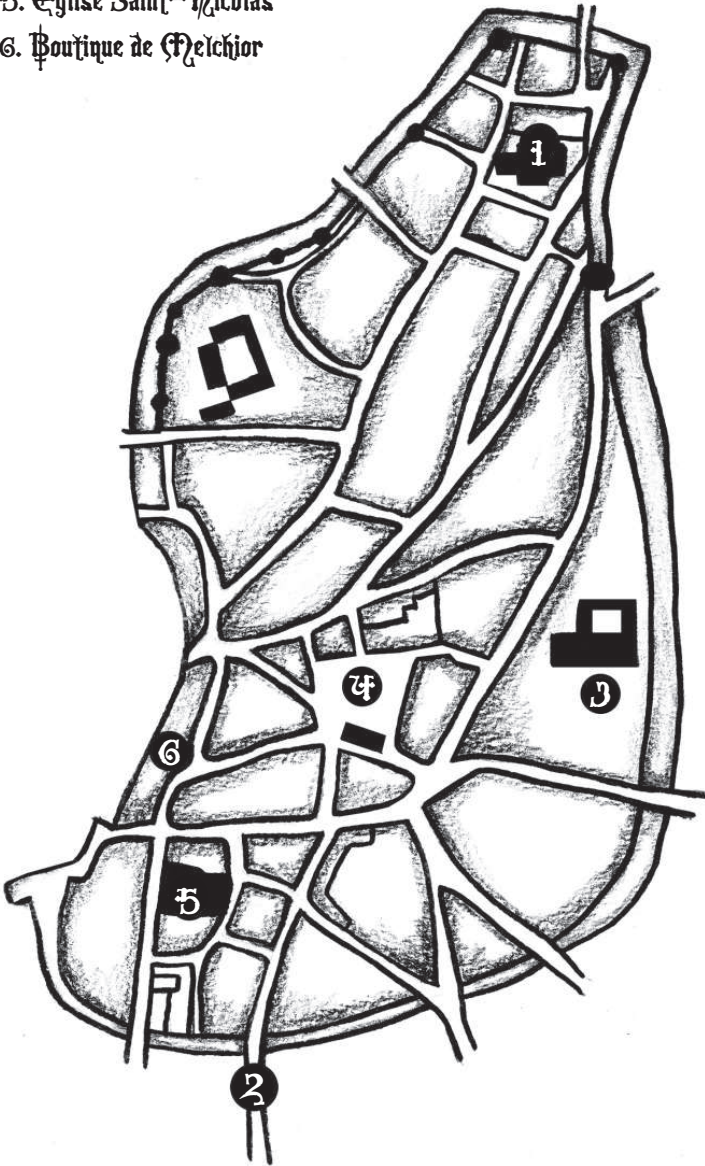
Foompea

1. Cathédrale
2. Petite forteresse
3. Porte
4. Résidence de Clingenstein
5. Lieu de la découverte de l'épée
6. Porte de la Tour de l'Horloge
7. Tour de bois



Ville basse

1. Église Saint-Clav
2. Porte des Forges
3. Couvent dominicain
4. Place de l'Hôtel-de-Ville
5. Église Saint-Nicolas
6. Boutique de Meichior



O

1409, *Toompea*
15 mai, tard dans la soirée

Henning von Clingenstain, ancien commandeur de l'ordre Teutonique sur Gotland, était ivre mort.

À vrai dire, il était dans cet état depuis déjà cinq jours, et si le commandeur de la place n'avait veillé à lui offrir à manger en abondance – les plats, en provenance de la cuisine de la petite forteresse, se succédaient du matin au soir –, il se serait effondré depuis longtemps et aurait dormi en cuvant sa bière. Mais Tallinn semblait être une ville riche et accueillante, à la différence de Visby. Ici on savait manger et boire, ici on avait coutume de faire ripaille comme, se souvenait Clingenstain, on ripaillait naguère au cours des fêtes à Warendorf, sa ville natale. Et Spanheim, le commandeur, semblait être le roi des ripailleurs de l'endroit. Cinq jours et cinq nuits durant, la table avait ployé sous la bière, le vin et les mets de choix. S'abstenir de tout cela aurait été un grand péché. En réalité, engloutir, dévorer tout ce qui se présentait était un péché tout aussi grand, mais Clingenstain s'en était déjà soucié, et il s'était confessé l'après-midi même au prier des dominicains. Bien entendu, ses excès de nourriture et de boisson avaient été, sans surprise, pardonnés.

Mais maintenant, Clingenstain sentait que cela suffisait peut-être vraiment : ses entrailles remuaient, sa tête bourdonnait et ses pensées étaient déjà trop embrouillées. Il ne commença, à grand-peine, à faire la part entre les choses réelles et celles que lui montrait son imagination avinée que quand il trouva enfin dans l'aile nord, après s'être trompé plusieurs fois, la porte latérale par laquelle on rejoignait directement, en passant par-dessus le fossé, l'autre forteresse – la grande, celle de l'évêque. Un serviteur lui ouvrit la porte et le chevalier se dirigea en titubant vers son logement. *Malédiction, je vois déjà des démons*, pensa-t-il. Un soldat du Christ ne devait pas avoir de pareilles visions.

Il avança en essayant de respirer à pleins poumons l'air de

cette douce nuit de mai. Les noires murailles de Toompea semblaient être les ombres du royaume des Ténèbres, prêtes à se refermer sur lui. À ses oreilles résonnaient encore les chansons joyeuses des musiciens du commandeur, et peut-être d'ailleurs la fête se poursuivait-elle dans la forteresse. Mais les pierres dont la ruelle était pavée dépassaient du sol et lui heurtaient les pieds. Le représentant de l'Ordre trébucha et tomba. Il lui faudrait de l'aide s'il voulait rejoindre son logement.

« Jochen, fils de pute ! » rugit-il. Où son écuyer était-il encore allé se fourrer ? Il aurait dû se tenir aux côtés de son maître comme un chien fidèle, au lieu d'aller traîner chez les ribaudes.

« Jochen ! cria-t-il de nouveau. Je suis plein comme une outre, et toi tu te caches dans un grenier avec une lavandière ! Jochen ! Fils de pute ! »

Mais l'écuyer demeurait introuvable, et le chevalier Clingenstain demeura planté seul au beau milieu de Toompea : tout juste distinguait-il un feu, au-delà du fossé, du côté des écuries, allumé par des serviteurs. Dans le lointain, les murs de la cathédrale étaient à peine visibles.

« Demain, je te ferai écorcher vif ! » promit Clingenstain, puis il se remit à avancer en chancelant. Bon sang, il n'était pas si mal en point, il se débrouillerait bien tout seul. Il se rappelait où il était logé, non loin de là, dans une maison adossée à la muraille ; il s'en sortirait tout seul !

En se traînant vers ses quartiers, le haut responsable de l'Ordre ne remarqua pas la forme qui s'était détachée de l'obscurité d'un recoin de la muraille et le suivait à pas de loup. Il ne vit pas cette ombre marcher sur ses talons jusqu'à la maison en se dissimulant avec soin. Il ne réalisa même pas, lorsqu'il réussit enfin à ouvrir la porte après bien des efforts, que la silhouette se tenait à ses côtés et, après son passage, glissait un pied dans l'entrebâillement de la porte. Clingenstain se tint dans la vaste entrée et la lumière le fit cligner des yeux. Quelqu'un, sans doute Jochen, avait allumé les chandelles sur le candélabre, et dans le premier instant leur vive clarté l'aveugla. Le chevalier s'appuya à la cheminée, puis il saisit le chandelier posé sur la table et l'éleva : il devait y avoir quelque part une porte menant à la chambre à coucher, si son souvenir était exact, et il y avait là-bas un lit. Il tenta de se débarrasser de son manteau, mais il

s'empêtra et manqua de tomber. Que fabriquait donc son serviteur, au lieu de l'aider à se dévêtir !

« Jochen ! gronda-t-il encore une fois. Ah ! Te voilà donc, canaille ! »

Confusément, du coin de l'œil, il vit que quelqu'un avait pénétré dans le vestibule. Ce ne pouvait être que Jochen, même s'il avait encore du mal à le distinguer.

« La prochaine fois, je te couperai les oreilles ! Où est-ce que tu traînais encore, chien ? »

La silhouette sombre se rapprocha du chevalier, qui plissa les yeux et eut tout juste le temps de se dire que Jochen était de plus petite taille et ne portait pas d'ordinaire un manteau semblable à celui-ci ; mais ce fut tout ce qu'il parvint à penser avant que l'inconnu l'empoigne subitement à la poitrine et le fasse basculer en arrière. Clingenstain s'effondra, comme frappé par la foudre.

« Forban, voleur ! s'écria-t-il d'une voix rauque. Comment oses-tu, chien ! Je suis chevalier de l'Ordre ! »

L'étranger lui asséna un coup de pied en pleine poitrine, et Clingenstain se recroquevilla sous l'effet de la douleur. L'agresseur avait tiré une épée de dessous son manteau.

Clingenstain se sentait incapable de se relever, sans même parler de se battre, mais le sentiment du danger et la douleur l'avaient subitement dégrisé. Il parvenait presque à distinguer les traits de l'étranger sous sa capuche...

« Qui... Qui... es-tu ? demanda-t-il.

– Quelqu'un qui a prié pour avoir un jour ton âme scélérate à sa merci ! lui répondit une voix sourde.

– Jochen, à l'aide ! » Clingenstain voulait crier, mais il ne produisit qu'un gémissement chétif, qui n'avait aucune chance de traverser les murs épais ni d'être entendu de la ruelle.

Tenant son épée d'une main, l'inconnu saisit le chevalier à la poitrine et le hissa sur la table. Clingenstain essaya de résister et de se débattre, mais il n'était pas de force contre son adversaire.

« Qu'est-ce que tu veux ? réussit-il cependant à demander.

– Rien d'autre que la justice ! » répondit l'agresseur. L'homme plaquait Clingenstain d'une main contre la table, tandis qu'il assurait de l'autre sa prise sur l'épée. « C'est juste ainsi que ça doit se passer, toi vautré dans ta fange, effrayé, appelant au secours. Tu vas mourir sans te recommander à Dieu, et tous tes

péchés te suivront dans la tombe. Tu pars droit pour l'Enfer, von Clingenstain ! »

Mourir ? Je vais donc mourir ? L'idée traversa l'esprit du chevalier. Connaître pareille fin, à Tallinn, et non sur le champ de bataille, l'épée à la main ! À Tallinn, dans une demeure bourgeoise, ivre mort, et sous l'épée d'un voleur ! *Vierge Marie, tout cela ne doit pas finir ainsi. Pas maintenant, pas ici, je n'ai pas mérité cela...* Ses pensées étaient claires, mais son corps ne lui obéissait plus.

« Qui es-tu ? » demanda-t-il à nouveau.

Pour toute réponse, l'inconnu lui présenta quelque chose devant les yeux. La vision était confuse, mais Clingenstain finit par distinguer de quoi il s'agissait. Il vit aussi l'étranger tirer en arrière la capuche qui lui couvrait la tête. Ce visage... Ce visage... et cet objet dans sa main, c'était bien... Mais non, c'était impossible ! Il reconnaissait ce visage. Oui, *maintenant* il le reconnaissait.

Mais l'heure de Clingenstain était venue. Il le savait sans le moindre doute, il se sentait sans force et sans secours. Il crut même un instant entrevoir les saints du Paradis, qui jetaient sur lui des regards indifférents ou apitoyés. « Oui, disaient ces regards, ici et maintenant, Henning von Clingenstain : ici et maintenant, c'est ton destin, nous n'y pouvons rien. »

Une main de fer saisit Clingenstain par la mâchoire et lui ouvrit la bouche. Une onde de douleur violente traversa encore une fois le corps du chevalier, lorsque l'inconnu lui fourra dans la bouche l'objet qu'il venait de tenir devant ses yeux.

« Juste comme ça, dit l'homme. Sans même que tu puisses implorer miséricorde. Rendez-vous en Enfer ! »

Il rabattit la tête du chevalier sur la table, leva l'épée à deux mains et frappa.

Henning von Clingenstain sentit le choc de l'épée contre son cou. Il la sentit même traverser ses vertèbres. Cela faisait mal, insupportablement mal, mais cette douleur n'était rien à côté de ce qui l'attendait.

*Tallinn, Rue du Puits
La boutique de Melchior
16 mai, le matin*

Melchior Wakenstede, l'apothicaire de Tallinn, venait tout juste de quitter la table où sa chère Keterlyn lui avait servi, pour le repas du matin, du pain fraîchement cuit et une bonne tranche de lard gras. Il passa dans la pièce de devant de son logis, qui n'était autre que l'apothicairerie de Tallinn et où l'attendait en principe une journée de travail sans histoire. Il écouterait les habitants de la ville lui décrire leurs dernières douleurs et leurs éternelles misères, il entendrait des dizaines de racontars, vendrait quelques remèdes et quelques friandises, servirait quelques timbales de sa fameuse liqueur d'apothicaire. Il y aurait dans sa clientèle des souffreteux et des égotants, mais aussi des vigoureux et bien portants, qui passeraient par là juste pour bavarder, prendre les dernières nouvelles et s'offrir un gobelet de cette liqueur forte tout en grignotant un biscuit sucré ou un bonbon à l'anis. Melchior remplissait sa fonction avec joie et satisfaction, ce qui était peut-être naturel chez un homme entamant sa trente et unième année, sous la protection de son saint patron et pour la plus grande fierté de son père – *que celui-ci repose en paix, à la droite de la Sainte Vierge !*

Melchior Wakenstede était né à Lübeck, d'où son père avait déménagé il y avait maintenant plus de vingt ans pour gagner Tallinn et ces contrées nouvelles où tout était encore en train de se construire et qui venaient à peine d'être arrachées aux mains des païens et vouées à la Vierge Marie. Melchior lui-même se rappelait avoir entendu, lorsqu'il était encore enfant, les histoires racontées par les vieux soldats qui venaient parfois à la boutique de son père acheter des onguents pour leurs membres douloureux : comment ils avaient combattu les païens qui vivaient à l'époque sur cette terre, comment leur armée avait assiégé Tallinn. Aujourd'hui, tout cela paraissait incroyable, car

bien des petits-enfants de ces fameux païens lui rendaient visite tous les jours dans sa boutique, et sa chère épouse elle-même, Keterlyn, appartenait à cette lignée et descendait des peuples qui avaient vécu ici depuis l'aube des temps : même s'ils ne cuisaient pas le pain et ne brassaient pas la bière de la même façon qu'en Thuringe ou en Westphalie, ces gens se rendaient désormais à l'église chaque dimanche, comme tous les bons chrétiens.

Melchior Wakenstede considérait Tallinn comme sa patrie, car il se souvenait à peine de Lübeck. Il était le seul apothicaire dans cette ville, comme l'avait été son père. Melchior aimait Tallinn. C'était là qu'il avait grandi, c'était la ville à laquelle il avait juré de prêter assistance par ses remèdes et dont il voulait aider les habitants dans la détresse en soulageant leurs maux. On l'appelait le cuisinier du médecin, mais il était en réalité davantage que cela. Égal des marchands par le statut, du prêtre ou du procureur par l'éducation, c'était dans la ville un homme respecté, que les membres du Conseil, les nobles et même les chevaliers ne dédaignaient pas de rencontrer.

Par cette belle matinée de printemps, l'apothicaire passa donc de la cuisine à la boutique, ouvrit en grand la porte de devant et laissa pénétrer la fraîcheur de l'air marin. Sa demeure était petite, mais c'était tout ce que son père avait été capable d'acheter. Comme il était d'usage chez les commerçants, l'entrée, qui ouvrait sur la rue, était occupée par la boutique ; il vivait dans l'arrière-salle, d'où un étroit passage conduisait vers la cuisine que son père, déjà, avait transformée en « cuisine de sorcier », comme on l'appelait. Autour de la cheminée étaient disposés des pressoirs à levier, des cornues : c'était là que Melchior mijotait et distillait ses philtres. À l'étage étaient entreposées les caisses en bois où il conservait ses herbes médicinales séchées. Dans la boutique elle-même se trouvait une vaste table, et sur les murs les étagères étaient garnies de récipients de verre renfermant teintures, huiles ou mixtures, et de mortiers. Tous les apothicaires ont besoin de préserver une apparence quelque peu mystérieuse et de manifester au peuple leur appartenance à une élite, aussi Melchior avait-il suspendu au plafond, au-dessus de la table, une sorte de petit crocodile empaillé, qu'il avait payé dix marks et dont un marchand au regard rusé l'avait assuré qu'il

provenait tout droit de l'Égypte. Les gens de la ville, en tout cas, semblaient y croire.

C'était un homme au teint clair, de petite taille, plutôt maigre et anguleux, et à la démarche hésitante. Ses cheveux blonds et clairsemés se tenaient dressés sur sa tête, même lorsqu'il les laissait pousser sur les côtés et les coupait plus bas que l'oreille. Ses yeux gris et un peu ternes semblaient déborder en permanence de gaieté : Melchior aimait rire à gorge déployée aux plaisanteries d'autrui, d'un rire enfantin et confiant. Si beaucoup le tenaient pour un homme toujours affable et jovial – et certes, un apothicaire ne saurait se montrer sévère et revêche –, d'aucuns néanmoins avaient déjà été témoins de ces moments où flottait sur son visage timide comme une ombre sinistre. C'était lorsqu'il s'imaginait que personne ne le regardait, et il arrivait alors que passe dans son regard comme un tourment insondable, un gouffre presque dément, une terreur écrasante et douloureuse. Mais il chassait tout cela bien vite, pour redevenir le plaisant apothicaire de Tallinn, l'ami de tous, le compagnon serviable.

Il était encore tôt, et la ville s'éveillait à peine. Melchior s'assit et consulta son registre pour voir qui devait venir aujourd'hui lui réclamer tel ou tel remède. Il était entouré de ses pots et de ses mortiers, de ses mélanges et de ses herbes séchées : c'était là son monde, un monde dont il ne s'échapperait jamais, même si d'aventure l'envie lui en venait. Il dénoua un petit sac contenant des copeaux d'ail séché et prit sur une étagère une bouteille d'alcool fort. Bientôt, ces ingrédients allaient soigner la gorge de la boulangère, même s'il y avait bien plus à gagner avec le blé torréfié, lorsqu'on le mêlait à des herbes et qu'on l'administrait à ce cher Wentzel Dorn, le bailli, sous forme de potion contre les maux de ventre.

Mais au moment précis où Melchior déposait les copeaux d'ail dans son mortier, de la musique retentit à ses oreilles. Jetant un coup d'œil dans la rue par sa porte ouverte, il vit que de la maison de Mertin Tweffell, située juste en face de chez lui, de l'autre côté de la rue du Puits, venait de sortir Kilian Rechpergerin, l'hôte du propriétaire, qui était allé s'asseoir sur la margelle du puits et s'était mis à jouer de son instrument.

Le jeune homme avait à peine dix-sept ans, mais l'apothicaire savait qu'il avait déjà appris l'art du chant dans plusieurs villes

de la fuite de leur maître, et c'était sans doute exact. La confrérie reniait Freisinger et ses secrets : les joyeux Têtes-Noires demeureraient à Tallinn, ils ne savaient rien des rites antiques ni des serments des bâtisseurs d'églises, ils exerçaient leur profession de marchands et organisaient des joutes, ils étaient déjà présents à Tallinn – les nouveaux Têtes-Noires – et il fallait sans doute qu'ils y soient : après tout on s'était déjà habitué à eux. Freisinger était comme un vilain abcès, dont on avait maintenant opéré l'ablation. Il n'avait pas été jugé, aucune trace de lui ne subsistait dans les livres du Conseil. La ville, elle, durerait, et avec elle ses églises, et ses couvents.

Hinricus se leva et se prépara à partir. On pouvait voir par la fenêtre que Katrine et Birgitta s'étaient retrouvées dans la cour du couvent, et elles appelèrent Kilian. L'heure était venue, pour chacun, fit remarquer Melchior. Mais avant qu'ils s'en aillent, il jeta la feuille sur laquelle avait été copiée la chanson des anciens Têtes-Noires dans le foyer du poêle de la taverne des sœurs. Il resta à regarder les flammes se saisir avidement du papier. La feuille jaune tourna au gris et devint d'une minceur impalpable avant de se fragmenter en mille particules de cendre invisibles et de rejoindre la fumée qui s'échappait par la cheminée. Melchior s'attarda à regarder les flammes qui dispersaient dans le ciel le secret du bâtisseur de Saint-Olav.

Vingt-quatre ans plus tard, déjà grisonnant, veuf, il se tenait rue Longue et se remémorait ce spectacle, tandis qu'un incendie dévastait la ville, que des gens pris de panique passaient devant lui en courant en tous sens, et que montaient en rugissant vers le ciel les flammes qui ravageaient le clocher de l'église Saint-Olav.

Indrek Hargla
Budapest 2008 – Viimsi 2010

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique de Gaïa Éditions.